

Ce qui fait donc événement pour un sujet réside dans ce qui résonne avec l'évènement de corps, avec les traces qu'il a laissées. Autrement dit, un évènement en cache un autre. Et il est traumatique si le sujet s'en trouve bouleversé et contraint de devoir y répondre avec les moyens du bord, ceux qu'il a eu à tisser antérieurement face à cet évènement primordial.

Ce qui touche

Ce qui touche le sujet, ce qui est douloureux, choquant ou encore éminemment angoissant est-il toujours traumatique ? Même si quelque chose est venu le blesser, pouvons-nous parler de traumatisme pour autant ?

Nous pouvons épinglez que le signifiant « traumatisme » s'est propagé dans les différents discours contemporains. Qu'il soit banalisé ou sacralisé, selon la manière dont il est entendu, il n'est pas sans effet sur les positions subjectives. Notons que depuis le mouvement MeToo, l'époque a développé une sensibilité à la question de la violation, du forçage, à ce qui vient entraver le désir et mettre en péril le vivant [6]. Le trauma peut par ailleurs devenir une façon d'affirmer une identité, avec une certaine idéalisation du préjudice.

Or, nous ne pouvons pas aborder le traumatisme sans considérer l'effet qu'il a sur le sujet. Cet effet, c'est l'effroi. Ce n'est justement pas l'angoisse qui, elle, prévient du danger, du réel. L'effroi est un effet de l'inattendu, de la façon dont « ça lui tombe dessus », mais aussi de l'impossibilité immédiate du sujet à s'emparer de ses armes pour se protéger du réel ; soit le fantasme, le symptôme...

Si le symptôme, par sa répétition, actualise encore et toujours le reste inassimilable de la rencontre traumatique, le fantasme est réponse, écran, mais aussi indice du réel. Face à l'énigme du désir de l'Autre, le sujet se trouve sans recours. C'est ce hors sens qui produit « la nuit du traumatisme [7] », et convoque le sujet à y répondre.

Mais si le sujet souffre de certains mots, d'énoncés qui l'ont heurté, tous les mots ne le blessent pas, tous les événements difficiles ne le traumatisent pas. C'est parce que quelque chose dans l'évènement vient résonner avec un réel premier qu'il y a effraction. Le voile du fantasme se déchire et confronte le sujet à une jouissance insupportable.

Ce réel traumatique n'est pas du passé, il est là, prêt à se réveiller à la seule contingence. Ignoré du sujet, il peut ainsi apparaître dans l'après-coup, à la faveur d'une rencontre, d'un évènement parfois tout à fait anodin.

Alors, « la petite musique du fantasme [8] », qui permettait au sujet de dormir tranquillement, s'arrête un temps – le temps qu'il faut pour recouvrir ce qui est venu se dévoiler – pas sans la décision d'interroger ce qui le concerne intimement dans ce qui lui arrive.

[6] Leguil C., *L'Ère du toxique*, Paris, PUF, 2023, p. 33-38.

[7] Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière / Le Champ freudien, 2013, p. 146.

[8] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 1er décembre 1982, inédit.